

## **Adamiak Marjan**

Né le 24 Avril 1931

*Entretien Février 2017*

Je suis né le 24 Avril 1931 à Dives, au 23 de la rue Saint-Pierre. Mon père est arrivé de Pologne en 1929, la famille de mon père comportait plutôt des gens de l'administration et des instituteurs, ma mère venait d'un milieu plutôt rural, elle l'a rejoint peu après. Quand ils sont arrivés, mes parents ne connaissaient pas un mot de français.

Nous étions 4 enfants, 2 filles et 2 garçons. Dans les cités, tout le monde m'appelait « Mariche », c'est comme cela que ma mère prononçait mon prénom.

Mes parents parlaient trois langues, le français, le polonais et aussi l'allemand, pendant la grande guerre, les Allemands avaient envahi la Pologne et y étaient restés 3 ans. Ils nous parlaient en polonais mais entre frères et sœurs nous avons toujours parlé français. Ma mère parlait très bien le français et elle lisait le journal sans problème.

### **La vie dans les cités**

Mon père était lamineur, il faisait son jardin et il travaillait chez un fleuriste, Lerossignol, à Cabourg pour améliorer l'ordinaire. Quand il était au boulot, je me tapais toutes les corvées avec ma mère, j'étais le second père.

- Le logement

Il n'y avait pas de meubles chez mes parents rue Saint-Pierre, ce n'était pas marrant, on avait transformé des caisses en vestiaires et posé des tringles avec un petit rideau. On couchait à 3 dans le même lit.

Ce n'est que longtemps après la guerre, dans les années 1954 qu'on a commencé à se moderniser et qu'on a eu les moyens financiers pour acheter des meubles.

- L'eau

On n'avait pas l'eau dans la maison, il fallait aller en chercher avec un broc à la pompe installée au bout de la rue, on appuyait pour activer la pompe. Il n'y avait pas d'eau dans les WC non plus, c'étaient des fosses septiques, on mettait un peu d'eau avec un arrosoir, Quesnel de Cabourg venait les pomper quand il le fallait.

Ma mère faisait les lessives à la maison, le lavoir était situé rue Sainte-Suzanne mais ça faisait loin pour y aller et on n'avait pas vraiment de moyens pour transporter le linge. J'ai un mauvais souvenir d'un jour où on avait étendu le linge, on sort et il n'y avait plus rien sur le fil, les voleurs n'étaient pas loin ...

Pour la toilette, les gens de la rue Saint-Pierre coupaient un tonneau en deux et les gamins pouvaient se laver dans ce baquet, le bois n'était pas froid et ne nous refroidissait pas le dos comme le métal.

On vidait les eaux sales dans le caniveau et tout cela allait au canal.

- L'électricité

Pour s'éclairer, on a d'abord eu le gaz, des lampes à gaz avec une ampoule dans un panier, l'électricité n'est venue que bien longtemps après la guerre.

- Ramassage des ordures

Le père Chandavoine ramassait les ordures une fois dans la semaine. La décharge était située en bas du chemin de Bernières, là où sont les gens du voyage maintenant.

- Les animaux

On avait des oies, des canards, des lapins et des poules. Quand on plumait les oies, on récupérait le duvet pour faire des édredons et des oreillers, c'est un héritage des pays de l'Est où il faisait froid l'hiver. Il fallait exposer les plumes dehors pour les déshydrater et faire

évaporer la suintine. Dans certaines plumes, il fallait éplucher, enlever la partie dure du milieu.

## **Les loisirs**

- Les baignades

On allait se baigner dans la Dives. Pour éviter de se faire engueuler car on n'avait pas de slip, on s'enduisait de vase mais bien sûr quand on ressortait on avait le cul nu !

On pouvait se baigner aussi dans le canal mais seulement à marée haute quand le niveau remontait. L'eau était saumâtre, il y avait même des crabes qu'on pêchait avec une ligne et des têtes de poisson au bout. Pour fabriquer les cannes à pêche, on allait piquer des rames à haricots dans les jardins, on mettait un bout de ficelle avec une épingle au bout. L'hameçon n'était pas très efficace !

- Les jeux : le perli et la butte

On jouait au perli (*le pirlu en Bretagne*), avec un manche à balai et un petit bout de bois, d'une vingtaine de centimètres, pointu à chaque extrémité. On tapait sur l'un des bouts pour le faire sauter dans un cercle tracé sur le sol.

Pour la butte, on plantait un bout de bois dans le sol et on mettait des pièces dessus en fonction du nombre de joueurs. Chaque joueur avait deux disques, dans un premier temps il le lançait pas trop loin de la butte et avec le deuxième disque il essayait de taper sur le bout de bois pour faire tomber les pièces au plus près de son disque. L'argent revenait au joueur dont le palet était placé le plus près des pièces. C'était animé entre les joueurs et les spectateurs !

Les filles jouaient à la marelle, à la corde à sauter. Nous on faisait de la barre fixe dans la rue. Tout le monde était dans la rue. Le seul véhicule qui roulait dans la rue Saint-Pierre appartenait au service de voirie qui passait avec son cheval.

- La chasse et la pêche

Je n'ai eu de vrais loisirs qu'à l'âge de 19 ans, la chasse et la pêche, j'ai aimé cela ! Après la guerre, il y avait beaucoup de lapins de garenne, ça améliorait l'ordinaire.

- Colonies

Mon frère Edouard a été une fois en colonie à Clelles mais je n'y suis jamais allé.

- La rue

Mon plus beau souvenir dans les cités c'est quand on jouait dans la rue avec les copains ! Il y avait des discussions entre les familles dans la rue le soir pendant que les chauves-souris et les martinets chassaient les moustiques.

- Le voisinage

Dans le quartier, Ali, Ahmed, étaient mes voisins. Il y avait beaucoup de Nord Africains, des Ukrainiens, des Grecs aussi, les Kalafatis, ... Madame Laude était ma voisine et les Daniel et les Devinas habitaient en face de chez nous. Il n'y avait pas de fête dans le quartier, on manquait de tout.

- Les ponts

Il y avait un pont de pierre près de la gendarmerie, c'était une pièce de musée, plus personne ne passait dessus, il était trop enfoncé et juste à côté un pont métallique pour les conduites, un autre pont près de l'école, un autre à la Goutte de lait.

## **Les commerces**

- Des ristournes

C'est toujours l'aîné qui allait faire les courses et j'aimais cela, j'arrivais toujours à inclure un petit bonbon ou deux sans que cela ne se voie. L'épicerie Lejeune était la plus proche, sinon on allait à la coopérative de l'usine, rue Secrétan. Chez Lejeune, on fonctionnait aussi avec un carnet, il y avait une ristourne à la fin du carnet.

- Le pain

J'allais chercher le pain à la boulangerie Turgis en face des Halles, j'aimais bien y aller car ils vendaient des pains de 4 livres et parfois au lieu de compléter avec des tartines pour faire l'appoint, j'avais un croissant. J'appréciais beaucoup et je le mangeais vite avant de rentrer à la maison !

- Marchands ambulants

Des Nord Africains assez âgés passaient vendre des tapis « *J'te vends un tapis mon's ami* ». Ils n'étaient pas désagréables. Darmand passait dans les rues avec sa charrette pour vendre du poisson.

- Vêtements

Quand on voulait acheter des vêtements, on allait à Caen rue Saint-Pierre en autocar.

## L'école

- L'école publique

Je suis allé à l'école maternelle ; en fin d'année, les enfants donnaient un spectacle à la salle des fêtes, une année j'étais déguisé en moissonneur avec une petite faux en bois contreplaqué.

A l'école primaire, je m'en sortais bien, j'ai sauté des classes. Les copains m'ont souvent fait le reproche : « *Vous les étrangers, vous travaillez mieux que nous !* » et je leur répondais « *nous, on travaille tout le temps, vous faites des pauses au milieu, pas nous* ».

J'ai aussi servi d'interprète à un copain d'école pendant toute une année, je lui traduisais en polonais tout ce que le maître disait en français.

Je devais faire mes leçons et devoirs tout seul, mon père n'était pas en mesure de m'aider.

Je suis allé à l'école jusqu'en 1947, j'ai passé mon certificat d'études, obtenu mon CAP d'ajusteur en suivant des cours avec le père Tribhou à l'école Colleville. En plus de deux torgnoles, je me rappelle avoir dû copier 300 fois la racine carrée de 2 et 3 parce que j'avais été inattentif pendant les cours !

- La cantine

Je n'allais pas à la cantine mais j'avais un copain dont la mère travaillait à la cantine et de temps en temps je resquillais.

- L'école polonaise

L'école polonaise était située au carrefour de la rue du Nord, on y allait le soir à 4 heures et demie. C'était comme à l'école française, on nous donnait des devoirs à faire. La maîtresse enseignait aussi le catéchisme.

Les russes blancs fréquentaient une église orthodoxe qui se trouvait juste à côté de l'école polonaise.

## La religion

- La messe

La religion était très importante pour les Polonais. La messe se déroulait avant celle des Français et la communion se passait huit jours avant. Un prêtre polonais venait à Dives pour célébrer la messe. Les offices se déroulaient en polonais. J'avais 10 ou 11 ans quand j'ai fait ma communion et j'ai été enfant de chœur pendant 6 ou 7 ans. Je n'aimais pas du tout quand les femmes polonaises chantaient, c'était affreux, un vrai massacre !

Pour les enterrements, on utilisait le matériel de la ville de Dives. Le corbillard était tracté par un cheval.

- Le patronage

J'ai fréquenté le patronage au Cercle Jeanne d'Arc pendant la guerre. L'abbé Leclerc était notre moniteur, il nous emmenait à la côte de Sarlabot, au château Foucher de Careil. Quand on partait toute la journée, on emmenait une collation. C'était une bonne manière d'occuper les jeunes pour éviter qu'ils ne fassent des bêtises.

## La guerre

- Un ciel rouge !

En 1937, un soir de printemps le ciel a été tout rouge à 10 heures et demie, tout le monde est sorti pour observer ce phénomène, les femmes pleuraient car elles pensaient que c'étaient les prémices d'une guerre, les personnes âgées disaient qu'une effusion se tiendrait dans cette zone-là et, quand on y pense, c'était juste dans la direction de la zone de Débarquement.

- Incendie au Havre

En 1940 avant de quitter La Seine Inférieure, les Français ont mis le feu aux dépôts de carburants au Havre, les vents étaient de nord-est, il a fait nuit en plein jour jusqu'à 14 heures.

- Une arrestation évitée

En 1942, ma famille a failli être déportée, nous avons reçu un ordre de départ de la part de la Kommandantur, ils nous avaient pris pour des juifs. Nous sommes allés voir le commissariat et ils ont débrouillé la situation. Nous n'avons plus été inquiétés.

- L'occupation

De temps en temps on allait piquer des choux de Bruxelles dans les jardins et on les mangeait crus, les gens nous laissaient faire. Les Allemands utilisaient les voies de chemin de fer pour amener le ravitaillement et parfois, entre deux chariots ils laissaient intentionnellement tomber des pommes de terre qu'on allait récupérer pour manger. Quand on leur demandait du pain en allemand, ils nous en donnaient.

En 1942, on crevait de faim, avec un copain on est allés proposer nos services chez un paysan, on a dû nettoyer une plate-forme pleine de boue et en échange on a eu à manger et un lieu pour dormir.

Les Allemands avaient une base de départ pour les torpilles humaines à Dives, ils chargeaient la torpille humaine dans le Port et la partie fixe revenait vers la plage du casino de Cabourg.

Pendant la guerre, mon père a travaillé dans le tunnel de Tournebride. Les Allemands y avaient récupéré des canons français de 155 mm sur roues avec des pneus pleins. Il a été emmené à Lorient mais je ne sais pas ce qu'ils avaient fait là-bas, peut-être pour faire la base navale.

- Le Débarquement

Pendant l'occupation, peu de choses ont changé pour nous mais au moment du Débarquement, cela nous semblait féérique et dangereux parce qu'on allait être libérés, on acceptait sans problème les « pruneaux » qui nous tombaient dessus, c'était le prix à payer.

Le jour du Débarquement, vers minuit, un Lancaster en feu a accroché les sapins en haut de Sarlabot et tout le personnel naviguant et les occupants de l'avion ont été éparpillés partout. Comme on était gamins, on est allés voir un ou deux jours après, je suis rentré dans un morceau de carlingue qui était resté et j'ai vu un bout de parachute, alors j'ai tiré ... Je m'en souviens encore, je me suis sauvé. Dans un trou d'obus, il y avait une chaussure avec un morceau de pied, quand on est repassés devant le 17 juillet, il n'y avait plus que le pied sans la chaussure. A l'entrée du parc du château de Sarlabot, un arbre était tout écorché avec des traces de sang et une fosse semblait avoir été creusée à côté. J'en ai fait de mauvais rêves !

- Bombardements

Un jour de juin 1944, j'étais à hauteur de l'église quand j'ai vu partir les deux bombes de deux avions allemands qui étaient pourchassés par 4 chasseurs anglais Spitfire. Les Messerschmitt se sont délestés pour s'enfuir, l'une des bombes est arrivée dans les jardins mais l'autre est tombée rue Saint Eloi sur la maison des Audrieu provoquant une douzaine de morts et des blessés.

Un autre jour de juin 44, j'ai voulu aller piquer quelques fraises avec un copain dans un jardin près de la gendarmerie mais on n'a pas pu y arriver, nous avons vu un avion piquer sur nous, j'ai même vu la tête du pilote, les deux crochets se sont ouverts, une des bombes est tombée à

côté de chez Houchard et l'autre a pénétré dans la maison de Manson et un instant après la maison a explosé. On entendait les tubes de 155 mm tirés par la marine par bordées de trois, cela faisait des déflagrations, ils tiraient bien mais les bouches des canons allemands étaient orientés de travers si bien que les obus tombaient juste devant les blockhaus mais ne pénétraient pas.

J'ai aussi évité un obus en plongeant avec un copain dans un trou, une fois l'orage passé, on s'est assis sur le bord et on a regardé dans le trou, il n'y avait que des culs de bouteilles cassées et on n'a pas eu une seule égratignure !

Un obus de petit calibre est tombé dans la villa de l'ingénieur Jacquot mais il n'a pas fait beaucoup de dégâts.

- Observation avec l'Abbé Leclerc

Un jour de juin 1944, j'étais avec un copain et l'abbé Leclerc en haut du chemin du petit pavé. Deux croiseurs français le « Montcalm » et le « Georges Leygues » étaient en mer devant Cabourg et ils lançaient des torpilles. Nous regardions du haut de la colline et à un moment l'abbé Leclerc a soulevé sa soutane et il a sorti une belle paire de jumelles. Il nous les a prêtées et nous a demandé de dire ce qu'il se passait pendant qu'il prenait des notes. Les Batteries du Courbet qui avait été sabordé en face de Ouistreham tiraient encore. A un moment on a vu qu'ils se préparaient à tirer et on s'est sauvés très vite !

- Arrestation de Bimont

Le jour où les Allemands ont arrêté le directeur du centre d'Apprentissage, monsieur Bimont, j'ai vu qu'ils avaient quadrillé tout le quartier où il habitait en face du commissariat, on ne pouvait plus approcher.

- L'exode

En 1944, nous sommes partis et nous avons atterri dans la zone de Verneuil. On est partis le 17 juillet, ma petite sœur avait juste 6 mois, ma mère était dans une charrette hippomobile et j'allais à pied derrière. Le parcours était Annebault, Pont-Lévêque, Bernay, nous avons logé dans une classe d'école, il y avait un squelette humain et en le regardant je ne comprenais pas comment un être humain pouvait tenir debout !

Nous sommes allés jusqu'à Thiberville, dans la forêt on a été canardés et deux ou trois personnes ont été tuées par des tirs d'avions, au deuxième passage l'avion a réalisé que c'étaient des réfugiés.

Une fois à Verneuil, il y a eu des incidents, j'allais chercher du pain mais ce jour-là je ne me suis pas attardé et heureusement car une bombe est tombée juste à l'endroit où je m'étais rendu.

On s'est retrouvés entre les deux armées, les Américains avaient un bandeau rouge. J'étais dans une grande propriété avec ma mère, elle a ouvert la porte pour regarder et un tir a occasionné un trou dans la porte juste entre nous deux !

Dans la ferme où nous étions, nous avons vu deux déserteurs qui transitaient, ils ont demandé à mon père de les planquer, ce que mon père a fait. Malheureusement, deux jeunes SS sont arrivés avec leur MG42, ils avaient vu les déserteurs entrer et comme ils ne les trouvaient pas, ils s'énervaient. Mon père leur a offert à manger et pendant que l'un mangeait, l'autre nous visait avec son arme. Une fois qu'ils ont eu fini de manger, ils ont canardé le petit bois, on a retrouvé 18 impacts ! J'étais triste car ils ont tué une dinde avec ses petits qui étaient encore vivants dans son ventre.

## **L'après-guerre**

- Retour

En septembre 44, nous sommes rentrés. Le 8 mai 1945, j'ai vu des règlements de compte, des femmes avec les cheveux coupés et des collabos ont été chahutés. Tout le monde pouvait monter sur le toit de l'église et les cloches sonnaient !

Mon père est retourné à l'usine au laminage, il avait 2 jardins de 200 mètres.

A 14 ans, on est allés cueillir les pommes à Saint-Jouin. On faisait la saison chez le maire de Beaufour-Druval, il nous logeait dans un grenier.

On a beaucoup fouillé après la guerre pour trouver des trésors.

Je suis allé à la chasse, je faisais mes propres cartouches.

- Nationalité française

Mon père ne voulait pas que je me fasse naturaliser Français, il voulait que je retourne à la ferme en Pologne mais je savais par des copains qui étaient repartis comment ça se passait, certains se sont brûlés à l'alcool, d'autres se sont suicidés, c'était le stalinisme.

A 21 ans, je suis allé chez le juge de paix et je lui ai dit « je veux devenir Français » et j'ai eu la nationalité française. J'ai fait mon service militaire peu de temps après, j'ai même été rappelé en Algérie. J'aime la France qui m'a donné du travail et une situation.

- Orchestres et bals

Après la guerre, il y a eu des orchestres à Dives, Gramary, Dalivoust, ... le samedi soir, toutes les générations s'y retrouvaient.

On allait à la salle des fêtes, des orchestres d'un bon niveau animaient les soirées vers 1955, 1956 et on dansait. Les gens cherchaient à se divertir après la guerre.

On faisait la queue pour aller au cinéma à Dives Palace. L'hiver, on se gelait quand on rentrait et au bout de 15, 20 minutes il fallait se déshabiller, la chaleur humaine avait fait son effet. Quand je revois maintenant les films qui étaient projetés, c'était vraiment naïf !

- Formation professionnelle

J'ai travaillé à l'usine, j'ai été tourneur, ajusteur, dessinateur, j'ai fait de la rectification pour un centième de millimètre, il ne fallait pas se tromper ...

J'ai donné ma paye à mes parents jusqu'en 1954 quand je suis parti à l'armée. A cette époque, il fallait contribuer pour les plus jeunes ...

J'ai continué à aller à l'école de 1957 jusqu'en 1962. Je suivais des cours du soir au Centre d'Apprentissage. La direction de l'usine avait décidé d'envoyer en formation 44 chefs d'équipe, on a fini à 4 et j'ai été le premier à obtenir Brevet Professionnel. C'était plus facile pour moi parce que j'avais travaillé aux ateliers de dessin. Du jour au lendemain, j'ai troqué ma cote de travail contre un tablier gris, ça faisait drôle ! Je travaillais sous la direction des ingénieurs et j'ai aimé mon métier. On m'avait proposé de donner des cours au Centre d'Apprentissage et j'ai refusé, j'ai donné un dernier « niet » lorsqu'on m'a proposé de devenir chef d'atelier à l'usine, c'était peu avant la fermeture, il n'en était pas question.